

Danièle Méaux

Géo-Photographies

Une approche renouvelée des territoires

Filigranes Éditions

L'aménagement mis à l'épreuve

Les traces laissées par les hommes au sein du paysage s'imposent parfois avec brutalité : tracés routiers menant à de grandes agglomérations, ouvrages d'art, aéroports, canaux, installations industrielles... sont liés à des activités d'envergure nationale ou internationale. Mais les marques de l'existence humaine sont parfois beaucoup plus modestes ; elles n'en contribuent pas moins à la fabrication du site, qui peut être assésité à des échelles variées. La plantation d'une haie, la réflexion d'une cabane de jardin, le relèvement d'un muret ou la peinture d'une boîte aux lettres participent d'une évolution globale. Pour John B. Jackson, habiter un lieu, c'est y tisser des habitudes⁵¹ et celles-ci trouvent à s'incarner en des micro-aménagements de l'espace, des dispositifs vernaculaires fort modestes. Le paysage se présente comme une réalité polyphonique, où les sons les plus discrets ont leur importance, rétroagissant sur l'évolution comme sur la perception de l'ensemble. Au sein d'une aire déterminée, des structures spatiales d'empans diversifiés se côtoient ou se superposent, parfois même se heurtent. Des aménagements qui appartiennent à un registre = local = voient des constructions dont l'importance touche à l'activité nationale, voire = globale =. Les vues d'ensemble, riches en menus informations extrêmement précises – réalisées par John Davies, Jürgen Neefger ou d'autres – traduisent cette coexistence de phénomènes dont l'empan est différent. Les photographes contemporains n'ont pas négligé l'importance des micro-organisations de l'espace.

La série « Dominante verte⁵² » réalisée par Laurent Gueneau réunit des photographies de jardins ouvriers du bassin stéphanois – Saint-Étienne étant une des premières villes françaises à avoir instauré des jardins ouvriers à grande échelle en 1895. Devant cet ensemble, par-delà les coloris et les éclairages subtils, le spectateur porte son attention sur l'organisation variée des plantations, les structures et les tonalités des cabanes, les dispositifs rudimentaires de récupération des eaux de pluie, dans leur fonctionnalité commune, mais aussi dans leur diversité. C'est à rendre sensible l'inscription de modes de vie et des habitudes au sein des lieux que la série de Laurent Gueneau travaille. Les baraques bricolées sont constituées de matériaux recyclés ; elles témoignent des solutions trouvées pour bâtir avec peu de choses et sans normes imposées. Chacun de ces abris, à l'apparence

51 John B. Jackson, *La découverte du paysage vernaculaire*, Actes, Actes Sud, 2003, p. 135 à 137.
52 « Dominante verte » fut exposée dans le cadre des Rencontres Internationales de la Photographie d'Arles 2010, à l'Abbaye de Montmajour, puis à la Bibliothèque Nationale de France, de septembre à novembre 2010.



Fig. 3 et 4. Laurent Gueneau, « Dominante verte », 2010. © Laurent Gueneau



Fig. 7. Beatrix von Conta, « Le cadavre », « L'Écroule du temps ». © Beatrix von Conta. Courtesy Galerie Le Rivierbère Lyon.



Fig. 8. Beatrix von Conta, Coupures/Reprises. © Beatrix von Conta. Courtesy Galerie Le Rivierbère Lyon.



Fig. 16. Sophie Calle, Souvenirs de Berlin-Est, p. 12-13. © Adago Paris 2015.



Fig. 17. Sophie Calle, Souvenirs de Berlin-Est, p. 14-15. © Adago Paris 2015.

regard⁸¹. Au sujet d'un gigantesque Lénine qui était place des Nations-Unies et qui est maintenant absent : « Je pense qu'il a sa place ici, qu'il fait partie de la conception architecturale du quartier. Il constituait un repère bien visible, occupant le devant de la scène. Tout ce qui l'entourait devait se mesurer à lui. Le plan de circulation vous obligeait à le contourner, quelle que soit votre direction⁸². »

Toujours au sujet de cette statue de Lénine, une personne déclare : « Toute cette situation, c'est comme si on vous réaménageait votre maison⁸³. » C'est dire combien les lieux marqués par l'Histoire se trouvent également investis par une histoire individuelle, qui s'ancre dans des points de vue concrets, des proportions matérielles, des repères et des trajectoires. L'espace habité est un espace où le corps a pris « ses marques » ; il n'est pas ressenti comme beau ou laid ; il n'est pas soumis à de telles appréciations, dans la mesure où ceux qui l'habitent se sont accoutumés à sa morphologie, sur laquelle ils ont établi leurs gestes. C'est ce processus d'accommodation vécue qu'invitent les habitantes de l'ex-Berlin-Est interviewées par Sophie Calle. Ils se remémorent un espace apprécié à l'aune de leurs propres corps, lié à des déplacements possibles, à des visions éprouvées depuis des endroits déterminés ; cet espace apprécié, relatif à l'expérience, est aux antipodes de l'étendue objective ; il constitue pour l'être humain une zone intermédiaire, qui paraît mi extérieure mi intérieure, enveloppant et prolongeant son corps. C'est pourquoi la soustraction de certains éléments peut y rendre l'allure d'une amputation. (Fig. 16-17)

Des souvenirs infimes, des réminiscences personnelles, viennent s'accrocher aux « monuments » dont l'espace est désormais vidé. À propos d'une grande statue de bronze représentant un soldat, qui était placée dans le cimetière soviétique de Michendorf, un habitant confie : « Un détail entre tous me revient : ses angles traités avec une grande finesse⁸⁴. » Le lecteur est frappé par la remontée soudaine de ce souvenir, renvoyant à une forme de focalisation éprouvée de manière intime. Une autre personne signale à propos de la même statue : « Une fois, j'ai passé ma main sous son manteau pour voir s'il était creux. » Ce n'est plus une réminiscence visuelle, mais un souvenir tactile qui est ici convoqué ; il s'agit encore toutefois d'un trait anodin qui n'a de poids que dans la sensibilité d'une individualité particulière. Les propos rapportés montrent combien les souvenirs

81 *Ibid.*, p. 14-15.

82 *Ibid.*, p. 20.

83 *Ibid.*, p. 19-20.

84 *Ibid.*, p. 52.



Fig. 22. Marc Deneyer, *Littoral / Rivages de Charante*. © Marc Deneyer.

Syntagmes paysagers

Les trajectoires que les hommes dessinent à travers le territoire possèdent dans une certaine mesure la linéarité de la chaîne verbale – qu'elle soit orale ou écrite¹³⁴. La marche induit, pour le praticien itinérant, une perception à chaque instant renouvelée, vectorisée par le déplacement physique et vécu dans la diachronie. Le sujet mobile intègre peu à peu, en un enchaînement global qui s'imprègne dans sa mémoire, la suite des informations captées en chemin ; l'articulation de ces perceptions successives s'apparente, à certains égards, à la chaîne syntaxique ; ainsi Jean-Christophe Bailly célèbre-t-il la « grammaire générative des jambes¹³⁵ » – à même de créer, au sein de l'espace urbain par exemple, une infinité d'énoncés originaux.

La progression pédestre, qui relie entre elles les perceptions éprouvées les unes après les autres, fait apparaître les discontinuités, les ruptures existant entre des réalités contiguës ; elle incline à porter attention aux seuils, aux modalités de passage entre une forme d'occupation du sol et une autre. Elle amène également à déceler les heurts, les tensions qui peuvent exister entre des usages antagonistes des lieux. Ce sont dès lors moins les entités isolées qui retiennent l'attention que la manière dont elles s'enchaînent, se juxtaposent ou se concurrencent – tant la maîtrise de l'espace se présente comme un enjeu important pour les forces humaines en présence¹³⁶. Par le biais de la marche, des contrées ordinaires et peu priées peuvent également se trouver prises en compte de manière inédite. Certains praticiens ne se déplacent pas pour découvrir des mondes inconnus, mais pour se dépayser au sein d'espaces proches considérés comme familiers. Le déplacement pédestre permet alors d'appliquer à un environnement banal une relation nomade qui intensifie la perception.

Par le trachement du parcours pédestre, les intervalles qui existent entre deux zones plus communément identifiées ne se trouvent plus occultés. Des étendues intermédiaires doivent être traversées par le marcheur qui relie d'autres lieux, distants les uns des autres ; elles sont ainsi reconsidérées. Des zones vides ou hybrides peuvent être arpentées, alors qu'elles sont évitées au cours des déplacements fonctionnels de la vie quotidienne. De la sorte, les appétitions hiérarchisées ou segmentées des territoires sont remises en question et les espaces

134 Tim Ingold, *Une autre histoire des lignes*, op. cit.

135 Jean-Christophe Bailly, *La Pleine urbaine*, Paris, Seuil, « Fiction & Cie », 2013, p. 18.

136 Michel Lussault, *De la haine des lieux à la haine des plans*, op. cit.

artificiel. Souvent aujourd'hui se trouvent en tout cas photographiés des espaces hybrides où la multiplicité des facteurs intervenant dans l'évolution des sites est précisément mise en évidence. Au sein des vues proposées, il est patent que des opérateurs diversifiés, animés ou inanimés, naturels ou artificiels, travaillent – à différentes échelles – à la configuration et à l'évolution du territoire ; l'espace se donne bien, selon l'expression d'Henri Lefebvre, comme un processus complexe de « production⁴⁵ » au fil duquel l'homme interagit sur la nature et vice-versa, les transformations se conditionnant les unes les autres en un mouvement ininterrompu. Les sites mis en image sont mixtes, vivants, chargés d'histoire et ouverts sur un devenir ; ils s'avèrent gorgés d'informations sur les modes de vie qui se donnent à lire au sein de l'organisation des apparences visuelles. Les images engagent dès lors le spectateur à la réflexion critique.

Exemplaires sont, à cet égard, les plans d'ensemble faits par John Davies en Grande-Bretagne⁴⁶. Les vues, réalisées en noir et blanc, à la chambre, à partir d'un point de vue situé en hauteur, embrassent généralement un large panorama ; leur grande netteté autorise une extraordinaire densité de détails ainsi que la coexistence, au sein de l'image, d'éléments distincts s'étageant en différents plans dans la profondeur du champ. Les photographies, très construites, réunissent souvent, en un tissu dense, un cadre rural fait de vallonnements ou de bocages, la silhouette d'une usine, un habitat ouvrier ; parfois une voie ferrée, contemporaine du développement de l'industrie, fend le territoire. Une tension s'instaure entre la présence des constructions industrielles et le milieu pastoral.

Souvent, chez John Davies, les ciels sont chargés de nuages ; les rythmes cycliques de la nature semblent cohabiter avec la progression chronologique de l'expansion industrielle et urbaine. Le point de vue surplombant hisse le regard dans une position qui l'amène à englober des informations très diverses ; le spectateur tend à supputer la façon dont les infrastructures se sont attirées les unes les autres, la voie ferrée servant le transport du matériel et des marchandises, l'installation de l'usine entraînant celle de la cité ouvrière. Les vues incitent à une reconstitution mentale de la construction progressive du site, et l'évolution des lieux – pris dans un flux qui paraît quasiment héraclitéen – paraît voalée à se poursuivre.

45 Henri Lefebvre, *La Production de l'espace*, op. cit.

46 John Davies, *British Landscape*, London, Chris Bos, 2006.



Fig. 1. John Davies, « Hillsborough Viaduct, Sheffield, 1961 », *British Landscape*, p. 18. © John Davies.



Fig. 2. Jürgen Nottger, « Colónias, España, 2009 », *Fully clouds*, p. 65. © Jürgen Nottger.